

24^{es} semaines
européennes
de la philosophie



5 questions à

Wiktor Stoczkowski

autour de son ouvrage
La science sociale comme vision du monde.
Emile Durkheim et le mirage du salut
aux Editions Gallimard

réalisé par Cédric Passard

23/11/2020

Citéphilo

Transmettre
édition 2020

1

Alors que les chercheurs en sciences sociales mettent généralement en évidence leur distance et même leur rupture par rapport à la philosophie pour affirmer leur prétention à un savoir empirique, vous défendez la thèse forte selon laquelle cette rupture est largement illusoire et factice. Selon vous, les sciences sociales « sont parfois autre chose que ce qu'elles aspirent à être ». Ne seraient-elles donc que des formes de philosophie sociale selon vous ?

Il s'agit d'un problème particulièrement facile à observer dans le contexte français. Durant le siècle qui allait des années 1880 jusqu'aux années 1980, un grand nombre d'éminents chercheurs français, avant de se tourner vers les sciences sociales, ont d'abord reçu une formation de philosophie, souvent couronnée par la réussite au concours d'agrégation de philosophie. Émile Durkheim, Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss, Raymond Aron, Jean-Pierre Vernant, Raymond Boudon, Michel Foucault, Pierre Bourdieu, Bruno Latour, pour ne mentionner que quelques noms parmi les plus connus, furent tous des professeurs agrégés de philosophie. Cette formation philosophique constituait souvent la seule qu'ils aient reçue avant de s'initier, parfois en autodidactes, à la recherche en sciences sociales. Très significativement, on trouve chez tous ces auteurs une dépréciation systématique de la démarche philosophique, prétendument opposée à la démarche des sciences sociales : la philosophie s'opposerait aux sciences sociales comme l'arbitraire s'oppose à la rigueur, l'abstrait au concret, la déduction à l'induction, les commentaires d'auteurs canoniques à l'observation de la réalité, le jargon déconnecté des faits aux concepts ancrés dans les données. La symétrie de ces oppositions est trop simple et parfaite pour être convaincante. La philosophie devient dans ces discours un épouvantail dont l'image caricaturale vise à mettre en relief les vertus réelles ou supposées des sciences sociales, tout en permettant au chercheur résolu à en faire sa spécialité d'accomplir le rituel de rupture avec son passé d'apprenti-philosophe. Pourtant, chez chacun de ces auteurs affleure l'aspiration à poser les bases d'une

philosophie nouvelle, mais cette fois-ci alimentée de faits, d'une « philosophie scientifique », disait Durkheim, fondée sur un « travail de terrain en philosophie », ajoutait Bourdieu, et qui aboutira à l'édification d'une « philosophie empirique », espère Latour. Ainsi, les sciences sociales doivent se dégager de la philosophie pour devenir empiriques, mais leur empirisme n'est en fait qu'un expédient pour aborder des questions philosophiques. Par conséquent, les théories des sciences sociales restent souvent captives des vieilles questions philosophiques dont la simplicité tranche avec la complexité de la réalité empirique. En mimant une rupture avec la philosophie, les sciences sociales ont repris de la philosophie le modèle du grand système, pour lui donner la forme d'une théorie englobante, destinée à « expliquer » ou à « interpréter » tous les aspects de la chose humaine par le truchement d'un nombre limité de concepts. À cela s'ajoute le recours fréquent à l'art de la dissertation dialectique, dont la maîtrise était nécessaire pour réussir le concours d'agrégation de philosophie et qui a profondément marqué l'esprit des apprentis-philosophes. Cet habitus dissertatif se traduit, dans les travaux des sciences sociales, par une propension à faire entrer toutes les entités du monde empirique dans les cases préétablies d'un système d'oppositions binaires, pour présenter ensuite le « dépassement » de ces oppositions comme le nec plus ultra de la pénétration intellectuelle. Et comme dans la dissertation de philosophie, les faits convoqués par les grands théoriciens des sciences sociales sont employés davantage pour illustrer des postulats admis a priori que pour les mettre à l'épreuve.



Vous avez pris comme objet de votre enquête l'œuvre d'Émile Durkheim (1858-1917) qui est considéré comme le père fondateur de la sociologie en France, car cet exemple vous paraît « paradigmatique » de la « vision du monde » (ou de la « cosmologie ») sous-jacente à la science sociale. Alors que Durkheim lui-même est issu d'une famille juive traditionnelle mais rompt avec le judaïsme et appelle à la fondation d'une morale laïque, vous montrez la proximité paradoxale de l'œuvre de Durkheim et de la doctrine chrétienne dont elle vous semble une sorte de « transfiguration ». Pouvez-vous expliquer, en quelques mots, dans quelle mesure la science sociale naissante emprunte ainsi, selon vous, au christianisme ?

À l'époque de Durkheim, qui est la période de la fondation des sciences sociales, une certitude se fit jour dans les milieux intellectuels européens, et particulièrement en France sous la Troisième République : face aux progrès des sciences, dans les sociétés industrielles qui affrontaient des défis auparavant inconnus, la religion chrétienne ne pouvait plus remplir les fonctions qui avaient naguères été les siennes ; elle ne fournissait ni une explication crédible du monde ni une doctrine morale nécessaire pour régler les rapports collectifs dans les États modernes. Il semblait urgent de trouver un substitut du christianisme en tant que système explicatif et en tant que pierre angulaire de la morale. Les spéculations allaient bon train. Certains espéraient la sublimation du christianisme en une religion épurée de ses éléments irrationnels, proche de la religion naturelle à laquelle aspirait un Rousseau ou un Voltaire. D'autres songeaient à l'adoption imminente d'une religion sans dieu, similaire ou identique au bouddhisme. D'aucuns se tournaient vers le spiritisme et l'occultisme, destinés selon eux à accomplir une synthèse entre les religions traditionnelles et les sciences les plus modernes. Des philosophes promettaient de remplacer l'« opium du peuple » par des doctrines aptes à jeter les fondations d'une société parfaite, quasi paradisiaque, mais réalisée ici-bas, par les efforts révolutionnaires des hommes. D'autres encore, et ce fut le

cas de Durkheim, étaient persuadés que la science sociale pourrait se substituer à la religion chrétienne comme système d'explication comportant une morale nouvelle et la promesse d'un monde nouveau, affranchi des imperfections qui l'affectaient jusqu'alors. L'époque qui vit la naissance des sciences sociales fut marquée par le rêve d'une réfection purificatrice du monde humain, fondée sur la connaissance rationnelle de la société. Dans leur empressement à se substituer au christianisme, ces conceptions nouvelles se moulaient sur un schéma fondateur du christianisme en tant que religion de salut : elles voulaient toutes établir un système de valeurs indispensables pour diagnostiquer les maux dont souffre le monde humain et pour éradiquer ces maux dans une œuvre de rédemption collective. Durkheim affirmait très explicitement que le christianisme détient une vérité religieuse essentielle : le fidèle qui communie avec son dieu, quel que soit ce dieu, peut se croire sauvé du mal, car « le premier article de toute foi, c'est la croyance au salut par la foi ». Il en sera de même pour la religion nouvelle, imaginée par le sociologue, dans laquelle le Dieu-Société constituera la source des forces qui sauvent. Depuis, les grandes théories des sciences sociales n'ont jamais cessé d'imaginer de nouvelles formes du salut immanent, séculier, dont elles aspirent à porter le message.

3

Même si vous précisez plusieurs fois dans l'ouvrage que vous n'entendez pas mettre en accusation Durkheim (ni les sciences sociales), votre travail fait apparaître les multiples postulats ad hoc, les spéculations, les contradictions, erreurs, voire falsifications, présents dans les travaux de Durkheim – Le Suicide et Les Formes élémentaires de la vie religieuse – au point que son image de « savant sincère, scrupuleux et intègre » apparaît largement ébranlée comme vous l'observez vous-même. Il ressort plutôt de lui la figure d'une sorte de « prophète », un « messager du salut ». Cela ne vous conduit-il pas, malgré tout, à « tuer le père » en occultant ses apports à la fondation des sciences sociales empiriques et sa rupture, même si elle est incomplète et imparfaite, avec des conceptions du monde bien plus spéculatives ?

Mon travail sur Durkheim n'avait pas pour objectif de critiquer l'œuvre de Durkheim, mais d'en décrire et d'en comprendre les véritables ressorts. Durkheim fut un esprit et un savant extraordinaire, parfaitement digne de l'admiration que les générations suivantes lui ont vouée. Hélas, l'admiration va rarement de pair avec la lucidité. Durkheim s'est toujours présenté comme adepte d'une science fondée sur des faits empiriques ; il a consigné les principes de sa méthode dans un ouvrage devenu classique, toujours réédité et lu. Pourtant, même un examen rapide de l'œuvre durkheimienne permet de constater que son auteur n'a pas toujours suivi les règles de sa méthode et que certaines de ses assertions ne reposent pas sur une base factuelle.

Les anthropologues l'ont admis de longue date : les explications que les informateurs livrent de leurs propres usages sont sinon trompeuses, du moins insuffisantes pour comprendre ce que ces gens font et ce qu'ils pensent. J'ai appliqué ce principe simple à Durkheim. J'ai tâché de reconstituer sa méthode et sa théorie à partir de l'analyse minutieuse des démarches réellement mobilisées dans ses travaux, et non à partir de ce qu'il disait de sa méthode et de sa théorie. Il en ressort une image sensiblement différente de la représentation traditionnelle du durkheimisme. C'est une image qui peut être perçue comme critique par ceux qui adhèrent encore à une vision enchantée de la science sociale. En réalité, les postulats adoptés par un acte de foi, les spéculations non fondées, les contradictions, les paralogismes, l'omission des faits gênants, les abus rhétoriques, l'étalage d'une érudition factice, sont monnaie courante dans

les travaux universitaires : il en était ainsi à l'époque de Durkheim, et il en est ainsi encore aujourd'hui. Si l'on veut comprendre ce que les sciences sociales font réellement et la façon dont elles fonctionnent, il faut prendre en compte également ces aspects du travail de recherche, sans se contenter des déclarations d'une épistémologie normative et idéale. D'ailleurs, ces entorses aux règles d'une épistémologie idéale peuvent parfois jouer un rôle stimulant dans la confection des hypothèses et dans l'innovation conceptuelle. Les postulats adoptés a priori font partie intégrante de la plupart des programmes de recherche, non seulement en sciences sociales, mais aussi en sciences exactes. La principale différence entre un dogmatisme anti-scientifique et la science digne de ce nom est que le scientifique doit être conscient du pari heuristique qu'il fait initialement sur certains postulats non-démontrés, et qu'il doit être prêt à y renoncer s'ils sont massivement réfutés par les faits. Mon analyse de la démarche de Durkheim peut paraître critique, puisqu'elle aboutit à des conclusions qui contredisent la vision qu'il voulait lui-même donner de sa sociologie et de la sociologie en général. Mais cette partie réputée « critique » n'est pour moi qu'une étape préliminaire de ma propre démarche : après avoir prouvé que la sociologie de Durkheim ne repose entièrement ni sur les faits qu'il mobilisait ni sur la méthode qu'il avait exposée dans *Les Règles de la méthode sociologique*, je dévoile les véritables fondations de sa théorie et les véritables règles de sa méthode. C'est à cet égard que ma démarche n'est pas critique mais constructive : et elle est d'autant plus constructive, que cette analyse d'un cas particulier jette une lumière neuve

sur les fondations de plusieurs autres grandes théories des sciences sociales. La thèse générale de mon livre (et dont le cas de Durkheim ne constitue qu'un exemple parmi d'autres) est que les théories des sciences sociales ne s'appuient pas seulement sur des faits empiriques et des considérations théoriques : elles recèlent aussi de vastes visions du monde, lesquelles fournissent à notre pensée des infrastructures axiomatiques, situées en amont de ce qu'il est convenu d'appeler théories, paradigmes ou systèmes philosophiques. Elles constituent un véritable instrument pragmatique qui nous aide à penser le monde empirique et à guider nos actions dans ce monde.

4

Si Durkheim est loin de respecter les règles de sa propre méthode et « ne faisait pas toujours ce qu'il déclarait faire », vous montrez que son œuvre et sa pensée ne sont pas pour autant détachées de toute cohérence. Elles traduisent notamment, selon vous, sa « déformation normalienne ». En quoi les « dispositions normaliennes » vous apparaissent-elles comme le « socle » réel de sa « méthode » ?

Claude Lévi-Strauss, qui a subi la même formation que Durkheim en préparant à la Sorbonne, quarante ans plus tard, le concours d'agrégation, a donné une description suivante de la méthode de penser qui lui avait été inculquée : « ... j'ai commencé à apprendre que tout problème, grave ou futile, peut être liquidé par l'application d'une méthode, toujours identique, qui consiste à opposer deux vues traditionnelles de la question; à introduire la première par les justifications du sens commun, puis à les détruire au moyen de la seconde; enfin à les renvoyer dos à dos grâce à une troisième qui révèle le caractère également partiel des deux autres, ramenées par des artifices de vocabulaire aux aspects complémentaires d'une même réalité : forme et fond, contenant et contenu, être et paraître, continu et discontinu, essence et existence, etc. [...]. Cinq années de Sorbonne se réduisaient à l'apprentissage de cette gymnastique dont les dangers sont pourtant manifestes. D'abord parce que le ressort de ces rétablissements est si simple qu'il n'existe pas de problème qui ne puisse être abordé de cette façon [...]. Non seulement la méthode fournit un passe-partout, mais elle incite à n'apercevoir dans la richesse des thèmes de réflexion qu'une forme unique, toujours semblable, à condition d'y apporter quelques correctifs élémentaires ». Durkheim est toujours resté fidèle à cette méthode. Il manifestait une propension à percevoir les choses du monde à travers le prisme des oppositions binaires. La plupart des phénomènes qui faisaient l'objet de ses enquêtes se trouvaient répartis entre deux catégories ostensiblement antithétiques. L'individu était opposé

à la société, les sociétés homogènes étaient opposées aux sociétés hétérogènes, la solidarité organique était opposée à la solidarité mécanique, les causes naturelles étaient opposées aux causes sociales, l'homme physique était opposé à l'homme social, les choses étaient opposées aux idées, l'intérêt individuel était opposé au devoir collectif, le suicide égoïste était opposé au suicide altruiste, le suicide anémique était opposé au suicide fataliste, l'individuation excessive était opposée à l'individuation insuffisante, la régulation sociale démesurée était opposée à la régulation sociale déficiente, les époques organiques étaient opposées aux époques critiques, le sacré était opposé au profane, la religion était opposée à la magie, les cultes positifs étaient opposés aux cultes négatifs, les fêtes joyeuses étaient opposées aux fêtes tristes, les représentations individuelles étaient opposées aux représentations collectives, etc. Mais l'opposition clé qui structurait sa pensée était celle entre le matérialisme et le spiritualisme, alias empirisme versus apriorisme. La principale ambition de son projet scientifique et philosophique était d'échafauder un système théorique qui pût offrir une synthèse dialectique entre le matérialisme et le spiritualisme. Un grand nombre des postulats indémonstrables qu'il a adoptés et des torsions auxquelles il a soumis des faits s'expliquent par son désir d'aboutir à une synthèse dialectique de ces deux métaphysiques antagonistes.

5

Pour finir, cette aporie que vous mettez en évidence chez Durkheim entre son projet de connaissance scientifique et son projet thérapeutique est-elle vraiment une « impasse » dans laquelle se trouvent les sciences sociales dans leur ensemble ou n'est-elle pas d'abord propre à l'œuvre de Durkheim, à une sociologie encore balbutiante et surtout à ses propres prétentions morales ? A la même époque (ou presque), un Max Weber, par exemple, affirme au contraire qu'il est « absolument exclu que par cette voie [celle de l'explication et de la compréhension sociologiques] on puisse parvenir à une quelconque éthique normative ».

Bien qu'ancienne, l'œuvre de Durkheim illustre plusieurs écueils auxquelles les sciences sociales continuent à buter jusqu'aujourd'hui. Le premier et le plus considérable de ces obstacles est la fascination, héritée des traditions à la fois théologiques et philosophiques, que les chercheurs éprouvent pour la question du mal et du salut, en l'occurrence pour la question des causes des dysfonctionnements du monde humain (par exemple : l'anomie, la lutte des classes, les rapports de domination, la surpopulation, les destructions du milieu naturel, etc.) et pour les projets d'abrogation de ces dysfonctionnements. L'espoir d'apporter une contribution à cette œuvre rédemptrice de réforme se trouve souvent à l'origine du choix de ces disciplines et de l'engagement fervent dont les chercheurs sont capables. Cet engagement militant, accompagné d'une admiration pour les grands systèmes conceptuels qui expliquent tout, sont au principe du dogmatisme qui fait prospérer les chapelles théoriques : les adeptes adhèrent avec flamme aux doctrines qui les fascinent moins par la solidité de leur démonstration que par l'ampleur considérable de l'effet d'intelligibilité qu'elles promettent et la radicalité des réformes qu'elles annoncent. L'enthousiasme militant que suscitent ces grands systèmes explicatifs ne favorise ni la lucidité ni la rigueur épistémologique. Ce mécanisme n'était jamais un mystère pour personne : on peut l'observer dans des communautés religieuses, dans les sectes, dans des partis politiques, mais aussi dans des collectifs scientifiques. Claude Bernard (1813-1978), l'un des fondateurs de la médecine expérimentale et le fin épistémologue dont Durkheim

appréciait les travaux, écrivit en 1865 : « Les hommes qui ont une foi excessive dans leurs théories ou dans leurs idées sont non seulement mal disposés pour faire des découvertes, mais ils font aussi de très mauvaises observations. Ils observent nécessairement avec une idée préconçue, et quand ils ont institué une expérience, ils ne veulent voir dans ses résultats qu'une confirmation de leur théorie. Ils défigurent ainsi l'observation et négligent souvent des faits très importants, parce qu'ils ne concourent pas à leur but ».

La conviction que notre société est défailante et que nos savoirs suffisent pour la réparer suscite des ardeurs naïves et des fois excessives qui continuent à s'opposer puissamment aux progrès de la connaissance du monde humain.



Depuis près de 25 ans

Depuis près de 25 ans à Lille, dans sa métropole, et dans les Hauts-de-France, dans de nombreux lieux culturels et d'éducation (musées, théâtres, médiathèques, lycées, universités, etc.), CITÉPHILO propose des rencontres, gratuites et libres d'accès (dans les limites imposées toutefois cette année par les règles sanitaires), avec des intellectuels et des chercheurs, issus de tous les domaines de la pensée (philosophes, sociologues, anthropologues, scientifiques, artistes, etc.), autour d'un livre ou d'un thème. En cette période troublée entre toutes, où nous oscillons entre la sidération et les opinions réversibles, il est peut-être plus utile que jamais de venir partager le travail et les questions de celles et ceux qui prennent le temps d'une élaboration patiente et rigoureuse de leur pensée.

Écouter, lire, comprendre, c'est ce que propose CITÉPHILO à chacun.e en vue de résister à la passivité comme à la facilité, d'éclairer notre expérience présente, individuelle et collective, et de promouvoir le plus largement possible une citoyenneté exigeante.

Arnaud Bouaniche, président de PhiloLille

www.citephilo.org



Photo : © Photo de Samuel Buton
prise lors d'une résidence à Naplouse :
«Portons nous bien», par la compagnie
XY.